

La langue, l'oxygène de la connaissance

La langue fait parler et écrire. Fera-t-elle agir?

François Huot

La langue fait parler. Depuis septembre, quatre études ont été publiées sur le français comme matière d'enseignement et langue d'apprentissage. Ce sont *L'enseignement du français, langue maternelle. Perceptions et attentes**, *L'enseignement du français, langue maternelle. Avis à la ministre responsable de l'application de la Charte de la langue française***, *La qualité du français à l'école: une responsabilité partagée****, *Rapport sur la consultation sur la qualité du français écrit et parlé*****. Ce dernier document, fruit d'une opération amorcée en mai 1987, se prolongera dans un plan d'action qu'entend proposer le ministre Claude Ryan au printemps.

L'école se mobilise. Enfin! Car la langue constitue au Québec un enjeu particulier, politique et culturel, qui déborde largement l'école et le strict apprentissage de l'orthographe et de la ponctuation. Elle est au coeur de nos rapports avec «les autres»: elle sépare et unit, divise et rassemble. C'est la langue qui fait des francophones une majorité au Québec mais une minorité au Canada. C'est cette double perspective qui rend si difficile la coexistence harmonieuse des deux grandes communautés canadiennes et qui colore d'un ton particulier la vie socio-politique au Québec. Ici, rien n'est comme ailleurs. Ce qui là-bas prend simplement le nom innocent de *multiculturalisme* peut apparaître ici comme un moyen de *dissolution* d'une communauté numériquement si inférieure à ses voisins.

Plus prosaïquement cependant, beaucoup d'élèves et d'étudiants parlent mal, écrivent mal -c'est un fait dont la démonstration n'est plus nécessaire. Le tragique, c'est qu'ils «pensent mal», tant et si bien que la correction de travaux d'étudiants est devenue un véritable art consistant à deviner ce qui se cache derrière les mots. Le système a réussi à produire un grand nombre de han-

dicapés de l'écriture, des individus qui sont incapables de traduire en mots ce qui n'existe que comme intuition -et non comme idée claire et précise- dans leur cerveau. Voilà le drame. Le drame qu'il faut éliminer. Car les idées sont inséparables des mots qui les véhiculent, des phrases qui les articulent, des signes de ponctuation qui en définissent les frontières. Le cerveau n'a pas que des mots et des idées pour seule nourriture - il y a encore les émotions, les sensations, les sentiments. Mais ce sont les idées et leurs corollaires linguistiques (mots, phrases, ponctuation, etc.) qui rendent possible la connaissance et permettent de la transmettre. La langue c'est l'oxygène de la connaissance. Malheureusement la langue constitue un bagage culturel, non génétique. Elle doit être apprise et maîtrisée, principalement à l'école. Au-delà de toute excuse, particulièrement celle -trop facilement invoquée- voulant que le problème de la langue se rencontre partout en Occident. Point surprenant quand on sait que les pays occidentaux ont, au cours des années soixante, copié les uns sur les autres des méthodes d'enseignement de la langue maternelle qui favorisaient davantage *l'expression de soi que l'apprentissage de la langue*. Traduite dans le langage du bon sens, cette méthode consiste à «mettre la charrue avant les boeufs».

*Rendue publique en septembre, cette étude réalisée pour le Conseil de la langue française par quatre professeurs de la Faculté d'éducation de l'Université de Montréal a consisté en une vaste enquête auprès de parents, d'enseignants, de professeurs de français et d'enseignants d'autres matières, d'élèves et de citoyens. Les résultats ont montré que les Québécois ont des attentes élevées et des exigences plus grandes qu'autrefois à l'égard de l'enseignement du français. L'enquête a entre autres révélé que les perceptions de la compétence des élèves

en français sont négatives dans tous les domaines évalués (savoir parler, lire, écrire, lire et comprendre, avoir le goût de la lecture) sauf dans celui du savoir-écouter (comprendre ce que les autres disent).

**Également publié par le Conseil de la langue française, cet avis contient 28 recommandations pour que l'école, «lieu par excellence de l'apprentissage du français, doit voir officiellement reconnu son rôle de partenaire dans la francisation du Québec». Un plan global était suggéré, devant entre autres permettre -d'assortir les programmes d'exigences plus précises dûment évaluées et sanctionnées tout au long du cursus; -d'accroître la pratique de l'écrit sans négliger celle des autres savoirs; -de développer les évaluations individualisées de la part des professeurs et, conséquemment, d'augmenter le temps d'enseignement du français et de réaménager la tâche des enseignants.

***Cet avis du Conseil supérieur de l'éducation publié en octobre ne suggérait pas, contrairement à celui du Conseil de la langue, d'augmenter le temps d'enseignement du français. La priorité pour le Conseil supérieur, c'est que l'apprentissage du français se fasse dans toutes les matières (d'où l'expression «responsabilité partagée» dans le titre de son document).

****Fruit d'une opération de consultation lancée en mai 1987, ce document, qui contient de nombreux tableaux compilés à partir de 1500 réponses reçues, a fait apparaître certains consensus: -ne sont pas remis en cause la participation des parents, la vie à l'école, la compétence des professeurs de français, le manque de rigueur dans la préparation et l'administration des examens; -le programme de français doit être maintenu même s'il comporte des défauts ou faiblesses, qu'il convient de corriger en insistant davantage sur l'apprentissage systématique de l'orthographe, de la grammaire et de la syntaxe; on consacre trop peu de temps à l'enseignement du français; les élèves du secteur public devraient avoir plus de grammaires et de dictionnaires à leur disposition.